

La praticien au chercheur

Il est important pour cette recherche d'apporter un éclairage sur la posture particulière du chercheur. Comme l'explique Wentzel⁵⁵⁷, « le parcours initiatique du chercheur structurant son identité épistémologique est nécessairement marqué par des adhésions, des remises en question, des ruptures, des digressions, et surtout, des choix parmi un éventail très large de positions épistémologiques, théoriques et méthodologiques ». Le chercheur se construit donc au travers de sa formation et de ses expériences. Pour Morin, le sociologue est une partie de la société qu'il observe, cette société est également en lui et déforme sa vision. Il ne peut alors que rendre compte d'un point de vue, dit méta-point de vue. Cependant, cela n'est possible que « si l'observateur-concepteur s'intègre dans l'observation et dans la conception⁵⁵⁸ ». C'est pourquoi, il me semble important de revenir sur mon parcours et ma posture.

Je suis masseur-kinésithérapeute dans un hôpital parisien, spécialisé en soins pédiatriques. J'ai entamé un cursus universitaire depuis plusieurs années jusqu'à la thèse. Cette double posture de praticienne et de chercheuse, de surcroît sur mon terrain professionnel ou un terrain proche, est définie par de Lavergne⁵⁵⁹ comme un Praticien-Chercheur. Lavigne, préfère au terme de praticien-chercheur celui de chercheur de l'intérieur, toutefois, lors de sa recherche sur *la parentalité Parent Entendant/Enfant Sourd*, elle choisit « de « livrer » des éléments subjectifs, qu'elle explique « comme une recherche d'objectivité⁵⁶⁰ ». C'est avec la même volonté d'objectivation que je vais donner des éléments biographiques. L'idée n'est pas de centrer le regard sur moi, mais plutôt de donner des éléments du « centre d'observation », c'est-à-dire le chercheur, pour permettre au lecteur de comprendre le contexte de la recherche et de mieux appréhender l'objet de la recherche.

C'est ce parcours de praticienne à praticienne-chercheuse jusqu'à la conception de cette recherche que je vais essayer de mettre en lumière dans cette partie.

⁵⁵⁷ Wentzel, B. (2011). Praticien-chercheur et visée compréhensive : éléments de discussion autour de la connaissance ordinaire. *Recherches qualitatives* (10), p.47.

⁵⁵⁸ Morin, E. (2005). Op. cit., p.102.

⁵⁵⁹ De Lavergne, C. (2007). La posture du praticien chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives* (3). p.28.

⁵⁶⁰ Lavigne, C. (2007). Op. cit., p.93.

3.1. *Le praticien et le praticien réflexif*

Masseur-kinésithérapeute depuis 1993, j'ai d'abord travaillé dans un hôpital général pour intégrer rapidement un hôpital pédiatrique. J'ai tout de suite adoré cette profession, le contact avec les enfants et les familles, les soignants, faire partie d'une équipe et faire des choix thérapeutiques. Au bout de quelques années, j'ai décidé d'entreprendre un cursus universitaire car je trouvais que, même si travailler en pédiatrie était passionnant et que j'avais développé un « savoir pratique tacite⁵⁶¹ », il me manquait une stimulation intellectuelle et des connaissances sur l'enfant. Pour de Villers⁵⁶², l'adulte qui s'engage dans un projet de formation en sent le besoin et pense qu'il va en retirer un bénéfice ; j'étais dans ce cas. J'avais à cette époque besoin d'aller voir à l'université pour de nouveau enrichir ma pratique professionnelle. Autour de moi, les gens se posaient beaucoup de questions sur l'avenir de la profession et j'avais du mal à comprendre les évolutions au sein de mon hôpital, l'évolution des techniques et la promotion de certaines techniques moins performantes mais plus adaptables au plus grand nombre. Je n'étais pas seulement un praticien qui réfléchit dans l'action du soin, mais je voulais comprendre la place des masseurs-kinésithérapeutes dans l'hôpital et aussi améliorer ma façon de former les stagiaires masseurs-kinésithérapeutes que j'encadrais sur le terrain. Je voulais également savoir si j'étais capable de faire autre chose que de la masso-kinésithérapie. J'avais l'impression d'« être formatée » pour voir le monde à travers les yeux d'un masseur-kinésithérapeute et je voulais avoir de nouveaux outils pour comprendre le monde qui m'entourait. Schön⁵⁶³ explique que le praticien réfléchit sur ses pratiques dans l'action, mais aussi sur l'action dans un deuxième temps, c'est un « praticien réflexif », qui n'est pas uniquement en train d'agir mais qui module ses actions en fonction de ses expériences et de ses analyses des situations.

Toutes ces questions sur la profession, sur la pratique professionnelle, sur ma place au sein de la profession et mon positionnement en tant que professionnel, n'ont pas trouvé de réponse sur le terrain. J'avais besoin de prendre de la distance. J'ai donc commencé un

⁵⁶¹ Schön, D.A. (1993). Op. cit., p.77.

⁵⁶² De Villers, G. (1996). Identification et formation. Dans Bourgeois, E. (dir.) *L'adulte en formation : regards Pluriel* (pp107-112). Bruxelles : De Boeck.

⁵⁶³ Schön, D.A. (1993). Op. cit.

cursus universitaire en psychologie. Une façon pour moi d'aller voir ailleurs pour apprendre et comprendre ce « ici ». Ce cursus m'a beaucoup appris sur le développement des enfants et cela a modifié ma façon d'aborder les enfants et de travailler avec eux. Il participe aujourd'hui à ma façon d'aborder aussi l'adulte et les relations humaines. Reprendre une formation n'avait pas seulement pour objectif d'apprendre, mais c'était aussi réfléchir avec de nouveaux outils et prendre de la distance pour mieux comprendre les évolutions de ma profession et mes aspirations personnelles.

Une fois le Diplôme d'Etudes Universitaires Générales (D.E.U.G.) en psychologie obtenu, j'ai suivi une collègue et amie qui s'est inscrite en licence de sciences de l'éducation. J'ai donc changé de filière. Mon amie s'est arrêtée en cours d'année et j'ai finalement suivi tout ce cursus.

3.2. Un praticien, une recherche, un chercheur

Arrivée en maîtrise, il me fallait trouver un sujet de recherche, j'ai donc établi une liste de plusieurs questions que je me posais. La moitié des questions portait sur l'écriture et l'autre sur la kinésithérapie. L'écriture parce que j'avais suivi en licence un cours sur l'écriture automatique et que j'avais découvert que l'écriture pouvait être source de plaisir, alors que pour moi elle était synonyme d'obligation, de loi et de surveillance. Sur le terrain, à l'hôpital j'avais entendu un cadre dire « l'écriture ne fait pas partie de la culture des kinésithérapeutes ». Quelques années auparavant, sur la demande de notre cadre, nous avions travaillé avec deux collègues sur la création d'une feuille de suivi des patients qui venaient en consultation externe pour avoir une séance de rééducation respiratoire. Il nous fallait un outil concis, rapide et utilisable pour la prise en charge des patients. Cela avait été difficile de créer un outil utilisé par tous mes collègues. Cette écriture qui était pour moi une difficulté prenait alors un sens particulier. Ma profession, qui était centrée sur le corps de l'autre, était confrontée à l'écriture, d'abord provenant des autres professions comme les infirmières, les psychomotriciens, les orthophonistes, puis celle des masseurs-kinésithérapeutes, pour effectuer des transmissions entre professionnels, dans l'intérêt du malade. Mon deuxième thème était la kinésithérapie car c'était mon quotidien, j'adore cette profession et le rapport à l'autre dans le soin. Cette relation passionnée à ma pratique

professionnelle est à la fois un stimulant pour la recherche et un frein à la nécessaire analyse critique de mes implications de professionnelle et de chercheuse.

Voici un extrait de mon journal de bord de l'époque. Avec le recul, j'y vois une professionnelle qui se sent dépassée:

« Je pense qu'il faudrait institutionnaliser des temps relationnels. Le temps technique, le temps à écrire et à entrer nos actes⁵⁶⁴ et le temps relationnel avec les soignés et les soignants. Les métiers se transforment en usine à gaz et on ne prend plus le temps pour peaufiner. Tout doit être rentable et justifié. On va bientôt travailler comme des automates. »

(Extrait du journal de recherche, le mercredi 12 avril 2000)

Ce « temps » était très présent dans mes écrits de l'époque, j'étais toujours en train de courir après lui. J'étais « prise dans », et je n'arrivais pas à avoir du recul pour analyser les choses et distinguer les priorités. Il s'agit ici, d'une professionnelle impliquée par l'institution. Monceau utilise le travail socio-clinique pour « mieux comprendre la temporalité dans laquelle s'inscrivent les sujets et dont ils n'ont parfois eux-mêmes qu'une perception confuse ou faussée⁵⁶⁵ ». Mes implications organisationnelles étaient tellement puissantes que je n'arrivais pas à prendre la distance nécessaire à l'analyse, je croyais être « prise par » le temps, mais je répondais à une commande institutionnelle, d'en faire plus. Il s'agissait alors de surimplication.

Bourgeois⁵⁶⁶ considère que l'apprentissage peut « constituer un élément central de la *stratégie identitaire* du sujet ». Elle précise que l'adulte s'engage dans une formation, parce qu'il vit une *crise identitaire*⁵⁶⁷, son modèle identitaire, ses valeurs, ses croyances sont ébranlés, et parce qu'il croit que cet apprentissage va l'aider à se transformer et à avancer. Cet engagement dans l'apprentissage a une action sur la dynamique identitaire. La

⁵⁶⁴ Les actes sont des actes de soins (mobilisation des membres inférieurs, massage etc..), qui ont un numéro qui sert de code. Les soignants doivent inscrire, ce code, dans un logiciel informatique. Cela permet à l'hôpital de savoir combien et quand les actes ont été effectués pas le masseur-kinésithérapeute et de comptabiliser financièrement ces actes de soins.

⁵⁶⁵ Monceau, G. (2012). Op. cit., p.20.

⁵⁶⁶ Bourgeois, E. (1996). Op. cit., p.31.

⁵⁶⁷ Ibid.

confrontation avec de nouvelles connaissances modifie ses propres structures de connaissances et alors ses propres références.

Un autre extrait montre ce changement :

« En relisant mon journal, on peut remarquer que la pratique qui y est décrite n'est quasiment pas technique, mais il s'agit de relation entre professionnels, patients et l'administration. Apparaissent aussi des situations d'écriture, qui se font de plus en plus présentes. [...] La pratique professionnelle, qui est décrite ici, n'est pas celle des « hautes terres » de SCHÖN⁵⁶⁸, ce ne sont pas exclusivement des problèmes techniques. Je prends conscience que la pratique du masseur-kinésithérapeute n'est pas seulement technique et anatomique, mais est imprégnée de social et c'est ce qui pose problème.»

(Extrait du journal de recherche, juin 2000)

La compréhension de mon environnement commence à se modifier suite à mon entrée dans un cursus universitaire. L'entrée en recherche pour le master va concrétiser ce changement avec la construction de la recherche et l'enquête en elle-même. Si j'analyse cela, à la lumière de la « *crise existentielle*⁵⁶⁹ » de de Villers, je peux y voir un questionnement sur mes pratiques, un besoin de reconnaissance pour l'individu praticienne que je suis et pour la *profession*, le groupe d'appartenance « masseur-kinésithérapeute ». Voici un aperçu de mes interrogations :

« Qu'est-ce qui fait que je m'intéresse à un aspect de ma pratique, non liée à une technique de soin direct ? « Se relégitimer en se modernisant⁵⁷⁰ ». Est-ce que le fait de réfléchir sur mes pratiques va me relégitimer ? Comment ma profession évolue-t-elle ?»

(Extrait du journal de recherche, lundi 20 novembre 2000)

⁵⁶⁸ Schön, D.A. (1996). A la recherche d'une nouvelle épistémologie de la pratique et de ce qu'elle implique pour l'éducation des adultes. Dans Barbier, J.-M. (dir.) *Savoirs théoriques et savoirs d'action*. Paris : Presses Universitaires de France. p.201.

⁵⁶⁹ Bourgeois, E. (1996). Op. cit., p.31.

⁵⁷⁰ Lourau, R. (1994). Op. cit.

Il s'agit bien d'une recherche qui agit aussi sur une *dynamique identitaire*. Sur l'identité d'une praticienne qui réfléchit et qui revêt l'habit de chercheuse pour mieux comprendre sa pratique professionnelle et mieux se construire une structure de savoir, une identité professionnelle et personnelle. Pour Perez Roux, il s'agit d'une « transition professionnelle » qui « transforme le sujet et modifie son rapport au monde⁵⁷¹ ». Cette transition comprend plusieurs étapes, dont la dernière qui met à l'œuvre de puissants enjeux identitaires.

J'ai donc terminé ma maîtrise en 2002 : *L'écriture comme analyseur des implications professionnelles du praticien masseur-kinésithérapeute hospitalier*⁵⁷². Je me suis alors inscrite pour poursuivre mon cursus en D.E.A. (Diplôme d'Etudes Approfondies). En juillet 2002, mon directeur de D.E.A. voulait que je travaille sur le praticien-chercheur. Au retour des vacances d'été, je lui ai envoyé un courrier lui expliquant mon refus et les raisons.

« Je me suis beaucoup interrogée sur ces praticiens chercheurs et j'ai l'impression de m'éloigner du masseur-kinésithérapeute, qui est en ce moment au centre de mon intérêt. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir qui est cet acteur et quelles sont ses pratiques ? Que pense-t-il ? Que fait-il et qu'est-ce que cela induit de la part des autres ? [...] mes implications (surimplications ou hyperimplications) de praticienne sont aujourd'hui plus importantes.»

(Extrait du courrier : septembre 2002⁵⁷³)

Cet extrait montre mes questionnements de l'époque et surtout mon implication professionnelle forte.

Je termine mon D.E.A. en 2005. Ce travail de recherche portait sur l'écriture professionnelle des masseurs-kinésithérapeutes salariés dans le dossier informatisé du patient. J'ai, ensuite, reçu un prix, pour mon D.E.A., en 2005, « Prix pour une recherche

⁵⁷¹ Perez-Roux, T. (2016). Transitions professionnelles et transactions identitaires : expériences, épreuves, ouvertures. *Pensée plurielle*, 41 (1), p.83.

⁵⁷² Pilotti, A. (2002). Op. cit.

⁵⁷³ Pilotti, A. (2004). Op. cit., p.34.

sur une pratique en Masso-kinésithérapie » : *D'une écriture nouvelle à des professionnels différents*⁵⁷⁴. Je ne me suis pas inscrite immédiatement en thèse. J'avais besoin de me recentrer et de faire le point sur mon parcours de recherche et mon parcours professionnel.

Pendant cette période, je suis entrée dans une association professionnelle qui essaie d'agir sur l'avenir des masseurs-kinésithérapeutes salariés. Deux écoles de formation initiale m'ont sollicitée pour donner des cours, l'une sur l'écriture professionnelle et l'autre sur la rééducation en pédiatrie qui est ma spécialité.

En 2006, j'ai eu mon deuxième enfant. Pendant mon congé maternité, l'ordre des masseurs-kinésithérapeutes s'est mis en place avec les premières élections. J'ai décidé d'envoyer ma candidature et j'ai été élue au conseil de l'ordre départemental de Paris des masseurs-kinésithérapeutes. Mon mandat s'est terminé en 2008, je ne me suis pas représentée. Cela m'a permis de rencontrer des masseurs-kinésithérapeutes qui siégeaient dans différentes instances professionnelles. Cette période a été très difficile pour moi, mes aspirations différaient trop de celles de ces collègues.

En parallèle, j'ai continué à rester en contact avec l'université, j'étais membre du comité de rédaction de la Revue d'analyse institutionnelle. Les cahiers de l'implication, de l'Université de Paris 8. Monceau me proposait de temps en temps de présenter mes travaux lors de ses cours. En 2011, il me demande de faire une présentation lors d'une journée sur « Le courrier électronique dans les pratiques professionnelles ». Suite à cette journée, et après une longue discussion avec lui, je m'inscris en thèse de sciences de l'éducation, en 2012.

A travers la description de mon parcours, ma forte implication dans ma profession apparaît ainsi que celle dans l'université. Je dirais qu'au début, la praticienne était plutôt instinctive et que l'université y a ajouté de la réflexion et des outils pour améliorer la compréhension avec un peu plus de distanciation. Cette inscription en thèse était aussi une inscription dans le processus de professionnalisation par l'universitarisation qui transformait la pratique du masseur-kinésithérapeute. Mon travail allait contribuer au phénomène que j'essayais d'analyser.

⁵⁷⁴ Pilotti, A. (2005). Pilotti, A. (2005). *D'une écriture nouvelle à des professionnels différents. Prix pour une recherche sur une pratique en Masso-kinésithérapie* (pp.111-119). Actes 9èmes Journées nationales de la kinésithérapie salariée, Rennes.

3.3. *Le praticien-chercheur*

L'inscription en thèse amène à effectuer une recherche, d'une toute autre ampleur que celles que j'ai effectuées pour le Master ou le D.E.A.

Je me suis posée la question du chercheur. Quand la littérature scientifique évoque le chercheur, qu'est-ce qui est mis derrière ce terme ? Est-ce qu'un chercheur est quelqu'un qui mène des recherches ou est-ce plus codifié que cela ? Qui peut prétendre être reconnu comme chercheur ? Est-ce qu'un praticien qui décide de faire une recherche sur son lieu d'exercice peut être considéré comme chercheur ?

Kohn définit le chercheur comme « officiellement et en titre, celui ou celle salarié d'un laboratoire de recherche, reconnu dans ce statut par une instance administrative qui le rémunère pour « rechercher »⁵⁷⁵ ». D'autres le définissent par rapport à une administration « certains textes administratifs s'attardent à la description d'un portrait de chercheur en contexte universitaire ou encore œuvrant dans des institutions publiques ou parapubliques⁵⁷⁶ ». Ces deux définitions excluent un chercheur sans appartenance institutionnelle. Albarello définit le chercheur par rapport à sa recherche qui doit être scientifique avec des normes partagées. Pour lui, « la rigueur du processus de la méthode est l'un des éléments essentiels de la démarche scientifique⁵⁷⁷ ». Kohn décrit le chercheur comme quelqu'un qui « se doit de comprendre/expliquer/interpréter⁵⁷⁸ ».

D'après ces définitions, un chercheur doit être attaché à une institution de recherche et une recherche ne peut être scientifique que s'il y a une certaine rigueur notamment dans sa méthodologie. Le chercheur doit comprendre et expliquer.

Le doctorant est considéré comme un jeune chercheur⁵⁷⁹, il appartient à une institution universitaire et est soumis aux normes de cette institution pour effectuer sa

⁵⁷⁵ Kohn, R.C. (1984). Op. cit., p.105.

⁵⁷⁶ Baribeau, C. et Royer, C. (2012). Quelles qualités essentielles la recherche qualitative requiert-elle de la part du chercheur ? *Recherches qualitatives* (12), p.2.

⁵⁷⁷ Albarello, L. (2004). *Devenir praticien-chercheur. Comment réconcilier la recherche et la pratique sociale*. Bruxelles : De Boeck. p.22.

⁵⁷⁸ Kohn, R.C. (2001). Op. cit. p.23.

⁵⁷⁹ Collège doctoral. Université de Lille. Document administratif : <http://www.univ-lille-nord-de-france.fr/?q=college-doctoral/avenant> (consulté le 27/08/2015)

recherche. Il est suivi ou dirigé par un directeur de thèse qui se porte garant de ces normes institutionnelles.

L'inscription en thèse, à l'université, officialise ma posture de chercheuse, mon inscription à l'université me donne un statut institutionnel qui légitime mon travail. Le terme de praticien-chercheur montre une double appartenance, il s'agit d'un professionnel, un praticien de terrain qui mène une recherche dans son champ professionnel ou en lien fort avec celui-ci. Je suis donc une praticienne-chercheuse.

Perrault Soliveres se pose la question : « pourquoi un praticien entre-t-il en recherche, bravant les innombrables obstacles qui ne manqueront pas de jalonner son chemin⁵⁸⁰ ? ». En effet, reprendre des études universitaires peut fragiliser le professionnel, car il se met en état d'apprenant, se remet en question et expose son travail au jugement des autres professionnels et universitaires. Cette question peut être posée pour toute personne qui décide de faire de la recherche. La question est simple, mais la réponse est complexe car c'est un ensemble de paramètres et de rencontres qui amènent à cela.

Une très forte curiosité, une envie de comprendre, envie de réfléchir et d'apprendre, de me dépasser ainsi que mon parcours de vie, mes rencontres personnelles et professionnelles m'ont amenée à reprendre des études. Le plaisir de la découverte et de la recherche m'ont poussée à continuer ce cursus universitaire jusqu'au doctorat. « Mener une recherche, c'est accepter d'entrer dans un processus de création de savoir⁵⁸¹ », le praticien-chercheur, à la différence du praticien réflexif, a un devoir de communication de son travail. En effet, le chercheur, ainsi que son institution, est évalué administrativement par le nombre et la qualité de ses publications, l'importance des revues dans lesquelles il publie. Il a des responsabilités envers l'institution scientifique et son travail doit « être d'une portée générale⁵⁸² ».

Perrault Soliveres revendique sa posture de praticienne-chercheuse, militante, c'est une double posture pour une « double militante ». En effet, tout au long de sa thèse et même après, elle se sent « clairement au service de la pratique professionnelle⁵⁸³ », éprouvant même une dette envers ses collègues et en même temps, elle cherche une place

⁵⁸⁰ Perrault Soliveres, A. (2001b). Praticien-chercheur : défricher la nuit. Dans Mackiewicz, M.-P. (dir.) *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social*. Paris : L'Harmattan, p. 47.

⁵⁸¹ Donnay, J. (2001). Chercheur, praticien même terrain ? *Recherches qualitatives*, 22, p.37.

⁵⁸² Kohn, R.C. (2001). Op. cit., p.23.

⁵⁸³ Perrault Soliveres, A. (2001a). Op. cit., p.199.

officielle à l'université pour la praticienne-chercheuse qu'elle est, tout en se méfiant de l'université qu'elle trouve trop rigide et « qui retarde à [son] sens l'éclosion d'une pensée originale en nous suggérant d'innover à partir du vieux⁵⁸⁴ ». Elle est prise entre deux institutions, l'une hospitalière et l'autre universitaire, et sa posture de praticienne-chercheuse est, comme elle l'écrit, dans le trait d'union, cet entre-deux, ce « non-lieu⁵⁸⁵ ». Lavigne entrevoit cet espace autrement, elle qui est d'abord chercheuse puis lors d'une recherche sur la surdité, partie prenante car mère d'un enfant présentant ce handicap, revendique cette double appartenance et rejette cet « entre-deux problématique⁵⁸⁶ ». Selon de Lavergne, le praticien-chercheur « veut à sa façon être l'un des médiateurs de cet espace⁵⁸⁷ », ce n'est peut-être pas une question de volonté mais un fait.

Pour ma part, même si un trait d'union relie ces deux termes, je ne ressens pas de vide entre ces deux postures, mais bien des liens. Je suis praticienne et chercheuse. Les deux postures ne sont pas disjointes, mais complémentaires. Il s'agit d'une appartenance aux deux institutions qui produit un dialogue enrichissant.

Le praticien-chercheur symbolise ce lien entre le terrain et la recherche. Le praticien-chercheur s'intéresse à des sujets peu exploités par les chercheurs, ils proviennent de questionnements provenant du terrain.

3.3.1. Neutralité du chercheur

La question de la neutralité du chercheur se pose encore plus fortement dans les recherches menées par des praticiens. La neutralité axiologique du chercheur renvoie à une rupture épistémologique, et à l'« éradication durable des présupposées de sens commun⁵⁸⁸ ». Le praticien-chercheur fait partie du milieu observé, c'est un « chercheur de l'intérieur » qui connaît les codes et qui va utiliser ses connaissances et sa posture de praticien sur le terrain. Il n'est donc pas neutre mais impliqué, c'est même son activité

⁵⁸⁴ Ibid., p.206.

⁵⁸⁵ Perrault Soliveres, A. (2001b). Op. cit., p. 44.

⁵⁸⁶ Lavigne, C. (2007). Op. cit., p.89.

⁵⁸⁷ De Lavergne, C. (2007). Op. cit., p.30.

⁵⁸⁸ Fugier, P. (2013). Le principe de neutralité axiologique et le rapport au savoir scientifique des sociologues : une exploration compréhensive à partir de l'expérience de cinq professeurs d'un département de sociologie. *Spirale – e* (51), p.61.

professionnelle qui est à l'origine et qui « oriente l'activité de recherche⁵⁸⁹ ». Le praticien-chercheur s'appuie sur sa pratique ou trouve l'inspiration de sa recherche dans la pratique, il faut donc qu'il arrive à mettre de la distance.

Cette neutralité axiologique est peut être aussi un mythe que les chercheurs essaient d'atteindre. Fugier⁵⁹⁰ a mené une enquête en 2010, auprès de professeurs de sociologie. Ceux-ci disent que, dans la recherche, il y a toujours de la subjectivité. L'un d'eux avance que pour lui, être sociologue c'est « prendre ses distances par rapport au monde⁵⁹¹ », que cette neutralité est une posture professionnelle, mais il admet que la subjectivité du chercheur existe en amont de sa recherche. D'autres parlent de recherche engagée, certains s'appuient sur le contrôle par les pairs, parfois aussi sur un collectif, le collectif pouvant être la littérature. On voit bien, dans ce travail, que « le chercheur [...] quoiqu'il fasse, (il) est partie prenante du monde social et ne peut prétendre à une pure extériorité eu égard à son terrain de recherche⁵⁹² ». Pour Kohn⁵⁹³ le chercheur interagit avec le monde, ne vit pas isolé, sans affects et la commande de la recherche ou le destinataire, peuvent influencer « la formulation de la problématique⁵⁹⁴ ».

Les recherches s'inscrivent dans des institutions, dans lesquelles il y a des normes de présentations, d'explicitations et un vocabulaire imposé. Cette empreinte de l'institution apparait à travers les conventions linguistiques les références de l'auteur à une communauté de pairs. Les chercheurs ne peuvent se départir de ces codes sans être mis à l'écart ou accusés de ne pas avoir une démarche scientifique. Le chercheur connaît ces normes et construit son travail de recherche en corrélation avec celles-ci. « Le présentation des données et leur traitement sont également soumis à des déterminations institutionnelles⁵⁹⁵ ». Ces déterminations institutionnelles sont décrites par Lourau par « l'effet Goody⁵⁹⁶ ». Le format de publication impose un nombre de mots, une présentation, mais aussi cadre le contenu des publications. Lourau avance qu'« on ne rend public que ce

⁵⁸⁹ De Lavergne, C. (2007). Op. cit., p.29.

⁵⁹⁰ Fugier, P. (2013). Op. cit.

⁵⁹¹ Ibid.

⁵⁹² Gaulejac, (de), V. et Roche P. (2007). Introduction. Dans Gaulejac, (de), V., Hanique, F. et Roche, P. (dir.) *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*. Paris : Erès. p.14.

⁵⁹³ Kohn, R.C. (2001). Op. cit.

⁵⁹⁴ Ibid., p.24.

⁵⁹⁵ Monceau, G. (2013). Effets d'une pratique clinique de recherche. Dans Kohn, R. C. (dir.) *Pour une démarche clinique engagée*. Paris : L'Harmattan. p.101.

⁵⁹⁶ Effet Goody : Le chercheur est impliqué dans des institutions de recherche. L'écriture de la recherche et même la recherche est déterminé de façon rétroactive par le texte institutionnel, l'écrit qui sera présenté à l'institution. Lourau, R. (1994). Traitement de texte. *Communications*, 58(1), 156-166.

que l'on croit acceptable par l'institution culturelle, comprenant non seulement l'édition mais l'université, les institutions de recherche, les médias⁵⁹⁷ ». Il en est de même pour l'écriture d'une thèse qui est validée par un rapport de thèse et une soutenance.

Donnay, pour sa part, pose ces questions en termes de tension, le chercheur se trouve en tension entre différents enjeux, c'est pourquoi ces tensions le mènent à se poser des questions sur l'identité du chercheur. Quelle est la commande ? Qui me passe commande ? Qu'est-ce que je veux faire et peux faire ? Comment est-ce que je vais transformer la commande ? « Ne suis-je pas trop impliqué⁵⁹⁸ ? »

Le chercheur travaille en argumentant, justifiant ses propos et en étant rigoureux dans ses méthodes d'enquêtes. Le praticien, lui, est d'emblée immergé dans le terrain, il a des « prénotions » sur le terrain. Il a déjà des affects par rapport au terrain et il doit tantôt les utiliser, tantôt les analyser, tantôt s'en « dépendre⁵⁹⁹ ».

Lors d'une recherche menée par Fugier, une des professeures de sociologie interviewée explique que, pour elle, le sociologue doit prendre conscience de son parti pris et doit « essayer de repérer les effets d'aveuglement ou les effets d'illusion que ces partis pris font naître⁶⁰⁰ ». C'est d'ailleurs ce que Lavigne a essayé de faire dans sa recherche sur les familles d'enfants sourds. Elle a d'abord pris en note, tout au long de sa recherche, les remarques des autres chercheurs, ce qui se passait sur le terrain ou ce qu'elle ressentait. Elle a ensuite analysé ce matériel avec des outils méthodologique d'analyse de contenu. Elle a donc utilisé le chercheur, dans sa recherche, pour rendre son travail plus compréhensible et riche.

C'est bien parce que le chercheur est immergé dans un monde social qu'il arrive à progresser dans ses recherches. Il n'y a qu'à observer qu'un grand nombre de découvertes ont été réalisées par analogie. Par exemple, William Harvey, au XVII^e siècle, a établi une analogie entre la circulation sanguine et l'irrigation des canaux à partir de son observation fortuite du fonctionnement du drainage de l'eau dans les canaux hollandais. Fleming a trouvé la pénicilline car il a été négligent et n'avait pas bien nettoyé son matériel. Ici, c'est la personnalité même du chercheur qui entre en compte. La neutralité n'est donc pas une obligation pour effectuer une recherche, mais le chercheur doit objectiver sa recherche,

⁵⁹⁷ Lourau, R. (1988). Op. cit., p.73.

⁵⁹⁸ Donnay, J. (2001). Op. cit., p.36.

⁵⁹⁹ Lavigne, C. (2007). Op. cit., p.92.

⁶⁰⁰ Fugier, P. (2013). Op. cit., p.62.

montrer des éléments de sa subjectivité pour éclairer le contexte de sa découverte. Pour Kohn, « il est couramment admis aujourd'hui que l'observateur fait partie de son champ d'observation, qu'il est pertinent d'étudier et d'élucider sa position, de la rendre visible, plutôt que de prétendre sa neutralité, son invisibilité mythique⁶⁰¹ ». Le chercheur doit expliquer d'où il parle et s'observer, examiner ce que sa présence entraîne.

Le praticien-chercheur ne doit pas nier ce qu'il est, son rapport à la pratique, cela lui permet d'accéder plus facilement au terrain et crée des conditions pour obtenir des renseignements, mais il doit être conscient de sa posture et analyser aussi ses réactions dans le milieu, les « allants de soi » et produire les conditions pour permettre d'analyser cela. Cette distanciation couplée avec ses implications est une posture riche, mais difficile, c'est pourquoi le collectif, d'autres chercheurs, la littérature, le journal de recherche ou les notes prises sont importantes pour aider le praticien à éclairer « le quotidien, l'habituel ». Le praticien-chercheur essaie de mettre en lumière ce qui le mobilise. Il tient donc deux postures dans deux institutions.

3.3.2. Temporalité de la recherche et du chercheur

La question de la temporalité me semble importante tant dans la recherche que dans les postures de chercheur et de praticien.

Je suis masseur-kinésithérapeute depuis vingt-trois ans et depuis bientôt seize années je réalise des recherches, pour la maîtrise, pour le D.E.A, et maintenant la thèse.

Mes débuts dans la recherche ont été une véritable découverte pour moi, comme si on me donnait un trousseau de clefs qui m'ouvrirait petit à petit des portes. Je voyais mon univers professionnel avec de nouvelles couleurs.

Le terrain me nourrit d'expériences et de questionnements et la théorie me permet d'aller au-delà de mes apriori, de mes premières certitudes et de ma vision de terrain du type : « tête dans le guidon ». Grâce à ma posture de chercheur, je prends de la hauteur ou de la distance, j'observe et analyse. La praticienne a évolué tout au long de ses recherches, mais la chercheuse aussi, en lisant, en argumentant et en allant sur le terrain.

⁶⁰¹ Kohn, RC. (2001). Op. cit., p19.

De Lavergne souligne que « la recherche vise le développement personnel, et non seulement la production d'un nouveau savoir⁶⁰² ». Cette recherche comporte plusieurs types de résultats attendus, un résultat pour la recherche en elle-même et un résultat pour le praticien qui devient praticien-chercheur. Ma posture de praticienne s'est aussi enrichie car je suis devenue formatrice en institut de formation initiale et j'utilise quelquefois mes recherches pour étayer mes cours. Lorsque je travaille dans l'hôpital, j'observe et j'analyse les événements de façon plus détachée avec l'œil du chercheur.

S'agit-il là d'une double identité⁶⁰³, comme le suggère de Saint Martin, ou une double posture ? Je ne me sens pas avoir une double identité, car le praticien et le chercheur ne sont pas séparés complètement. L'un prend le pas sur l'autre à certains moments, mais les deux sont présents dans la même identité. Je suis la chercheuse devant le papier (ou l'écran), en écrivant, à l'université et dans les différents collectifs, congrès universitaires, chercheuse le soir, chercheuse dans l'observation de la praticienne. Je suis la praticienne dans l'action, à l'hôpital, avec des malades, praticienne dans le « nous » collectif, dans les représentations des masseurs-kinésithérapeutes,

Cependant, lorsque mon directeur de thèse m'a demandé de travailler sur les courriers électroniques des masseurs-kinésithérapeutes hospitaliers, en 2010, j'avais collecté de nombreuses observations. Lorsque je suis masseur-kinésithérapeute, je reste une chercheuse et j'observe les situations, j'essaye d'analyser les situations et de comprendre.

Mon terrain professionnel me sert d'observatoire, de test et c'est une source de questionnement. Donc sur le terrain professionnel, je suis une praticienne qui observe avec un regard de chercheuse.

Dans le même temps, lorsque je vais sur le terrain de la recherche faire mes observations de chercheuse, j'ai l'impression que la praticienne masseur-kinésithérapeute se ressource, elle se nourrit professionnellement de cet « ailleurs ». Je me rends compte également que j'ai des compétences professionnelles qui sont opérationnelles dans d'autres établissements de soins, a priori éloignés de mon domaine de compétence en pédiatrie. La chercheuse observe et la praticienne se nourrit. La chercheuse n'est pas hermétique à sa

⁶⁰² De Lavergne, C. (2007). Op. cit., p.32.

⁶⁰³ Saint Martin, (de), C. (2014). *Que disent les élèves de C.L.I.S 1 de leur(s) place(s) dans l'école ? Un empan liminal*. Thèse de sciences de l'éducation. Université de Cergy-Pontoise. p.135.

recherche et à sa vie, les deux sont en interaction. L'identité n'est pas figée, elle est dynamique, elle se construit tout au long de la vie, elle « est liée à un système relationnel mis en œuvre par l'individu et à l'image que lui renvoie la société⁶⁰⁴ ». C'est le fruit d'expériences et de rencontres.

Le trait d'union entre praticienne et chercheuse n'est pas étanche et il s'épaissit ou s'affine selon les moments et les lieux, mais ne disparaît pas totalement. Alternativement et simultanément ou différemment, cette double posture est bien présente. Pour de Saint Martin, il s'agit d'un « mouvement spiralaire discontinu⁶⁰⁵ ». Pour Kohn « Un praticien-chercheur ne passe pas d'un espace-temps « pratique » à un espace-temps « recherche » nettement distingué. Bien au contraire, il se retrouve régulièrement dans la synchronicité, où les deux positions sont en interdépendance⁶⁰⁶ ». La praticienne-chercheuse se situe à la fois au niveau de l'action et au niveau de l'observation, elle a des positions « enchevêtrées⁶⁰⁷ », tant sur le terrain professionnel que dans la recherche. Elle observe, agit puis s'observe, analyse l'action et ses effets pour réinjecter cette réflexion dans ses analyses, « la réflexion relie l'action⁶⁰⁸ ».

Le praticien-chercheur n'est pas forcément un praticien en exercice, mais, pour ma part, je continue à travailler à l'hôpital, donc la temporalité de la recherche est aussi une organisation compliquée : jour/nuit, praticienne/chercheuse, hôpital/université et engagement/distanciation. Toutes ces ambivalences sont en tension dans une même identité. Même si l'intensité des postures varie, il est difficile de préciser les limites de chaque posture, mais je peux essayer de voir en quoi l'une ou l'autre est plus importante. Perraut Soliveres, praticienne-cadre infirmière-chercheuse, explore la nuit qui est, pour elle, très symbolique de son travail « c'est la nuit, tantôt analyseur, tantôt objet d'étude, qui éclaire le sujet, qui donne à le voir⁶⁰⁹ ». La nuit, la chercheuse qu'elle est, étudie son sujet, mais elle travaille aussi la nuit sur son terrain professionnel.

C'est la nuit, ou le soir tard, que je travaille sur ma recherche, que j'écris, je lis, m'interroge : Est-ce que je dois écrire « sur le travail du doctorant avec le directeur de mémoire », ou est-ce que je n'en parle pas ? Est-ce que je fais des portraits des masseurs-

⁶⁰⁴ Pilotti, A. (2002). Op. cit., p.14.

⁶⁰⁵ Saint Martin, (de), C. (2014). Op. cit., p.135.

⁶⁰⁶ Kohn, R.C. (2001). Op. cit., p 31.

⁶⁰⁷ Ibid.

⁶⁰⁸ Kohn, R.C. (1984). Op. cit., p.107.

⁶⁰⁹ Perraut Soliveres, A. (2001a). Op. cit., p.10.

kinésithérapeutes ? Mais c'est aussi la nuit que je prends des décisions thérapeutiques, attelle ou pas ? Déambulateur ou verticalisateur ? C'est la nuit que je construis mes réflexions et souvent aussi le moment de certaines décisions, quand tout est calme et que le silence prend place. De la chercheuse à la dormeuse, il n'y a parfois qu'un pas !

Pour Albarello⁶¹⁰, le praticien-chercheur est engagé sur le terrain, il y a dans sa relation au terrain de l'irrationnel du subjectif et, en même temps, ce praticien-chercheur essaie de se distancier en essayant de raisonner, de maîtriser, d'argumenter. Ce passage de l'engagement à la distanciation ressemble à la situation de soins. N'est-ce pas un peu la position du soignant, proche des patients mais pas trop pour pouvoir prendre les bonnes décisions ? Les soignants vont parler d'empathie et de « distance de sécurité ». Cette empathie qui permet de comprendre le malade et de pouvoir mieux le prendre en charge, mais l'empathie a des limites, le soignant ne doit pas verser dans la « pitié ».

Je soigne des enfants malades, je m'investis émotionnellement. Je dois prendre du recul pour réfléchir et faire des choix thérapeutiques. Donc, je passe mon temps professionnel à être proche, mais aussi à savoir prendre de la distance pour faire mon travail. C'est une gymnastique de l'esprit, mais aussi une gymnastique émotionnelle de prise de distance, gymnastique qui ressemble à celle du praticien-chercheur.

La temporalité du praticien-chercheur est aussi quelque chose en mouvement, qui existe à différents niveaux.

La temporalité de la recherche est différente de celle de l'écriture de la thèse. Un travail sur plusieurs années, avec des moments de découverte, d'adrénaline, de lecture, sur le terrain, des moments d'oubli, de présentation, de doutes, d'écriture, des moments de vie, de deuil, des changements dans l'ordre de présentation du travail, des moments très longs de silence et puis, à la fin, tout s'accélère. Les éléments de la thèse sont là, mais il faut donner un ordre, une temporalité. L'intrication des postures, mais aussi des concepts, est difficile à mettre à plat pendant cet exercice qu'est l'écriture d'une thèse ou d'un mémoire de recherche. L'écriture de la thèse n'est donc pas linéaire, il y a eu plusieurs remaniements. Le récit de la thèse ne représente pas non plus la réalité chronologique du travail de recherche. Il y a donc plusieurs temporalités, celle de la recherche, celle de l'écriture de la thèse et celle que le lecteur prend pour lire ce travail.

⁶¹⁰ Albarello, L. (2004). Op. cit.

3.3.3. Effet de la recherche

3.3.3.1. Sur le terrain professionnel

Ce parcours universitaire a eu différents effets sur mon terrain professionnel.

Lorsque j'ai obtenu mon D.E.A., j'ai senti qu'il y avait des tensions de la part de ma hiérarchie proche, surtout de mon cadre supérieur à l'hôpital. Cela a été plus visible encore lors de la remise de mon prix en 2005, pour ma recherche sur l'écriture professionnelles, aux *Journées nationales des kinésithérapeutes salariés*, un congrès de quatre jours qui se tenait à Rennes. Mon cadre supérieur était présent lors de ces journées. Il a passé quatre jours à m'éviter. Le deuxième jour, un des organisateurs du congrès l'a interpellé en lui disant : « tu as de la chance d'avoir une kiné comme ça dans ton équipe ». Mon cadre supérieur n'a pas répondu, il a tourné les talons. Le prix a été remis le dernier jour, en fin d'après-midi et mon cadre supérieur est parti, juste avant. Le soir un repas était organisé, pendant lequel plusieurs personnes dont les organisateurs du congrès sont venus me voir pour me parler de leur étonnement au sujet de l'attitude de mon cadre. De retour à l'hôpital, mes collègues lui ont demandé comment s'était passée la remise des prix. Il leur a répondu qu'il n'y était pas. Mes collègues, qui étaient plutôt fiers, n'ont pas compris sa réaction, ils pensaient qu'il aurait soutenu un membre de son équipe.

Perrault Soliveres a vécu des situations similaires dans l'établissement où elle était praticienne. Ses collègues infirmières étaient plutôt fières d'elle et de son parcours universitaire. La plupart des tensions provenaient des cadres et de sa hiérarchie. Elle explique que ses collègues avaient des sentiments très disparates, tantôt frustrés, tantôt se sentant menacés, comme si sa « légitimation⁶¹¹ » la rendait plus dangereuse.

Pour ma part, j'ai senti qu'il y avait de la méfiance parce que cette remise de prix rendait visible mon travail de recherche, mais également mon travail en tant que masseur-kinésithérapeute à l'hôpital. Les professionnels rencontrés me posaient des questions sur l'organisation de l'hôpital et sur le travail qu'on faisait. Le statut de praticien-chercheur

⁶¹¹ Perrault Soliveres, A. (2001a). Op. cit., p.203.

s'accompagne de supposées connaissances théoriques importantes, il peut faire peur sur le terrain.

Mon terrain professionnel est maintenant plus diversifié que lorsque j'ai commencé à suivre un cursus universitaire. Une directrice d'institut de formation en masso-kinésithérapie est venue me voir, deux années après mon prix, pour me proposer de faire un cours sur l'écriture professionnelle. Ensuite, le directeur d'une autre école m'a proposé de donner des cours sur la kinésithérapie en pédiatrie, puis d'autres instituts encore m'ont sollicitée. Je suis ensuite devenue tutrice de mémoires professionnels et mes connaissances universitaires m'ont conduite à donner des cours dans un institut de formation initiale de masseurs-kinésithérapeutes à Limoges, mais en qualité d'universitaire. C'est d'ailleurs à Limoges que je me suis rendue compte que certains de mes écrits étaient lus par des formateurs en institut de formation initiale en masso-kinésithérapie.

« J'ai été deux jours à Limoges pour donner des cours dans une école de kiné. Expérience très intéressante. [...]

Cet après-midi, une cadre kiné enseignante d'une autre école de kiné de Limoges avait pris rendez-vous pour me rencontrer. Elle avait appris que j'étais à Limoges cette fin de semaine et m'avait contactée pour me voir. Au début, j'avais refusé son invitation, ne la connaissant pas et ne sachant pas quoi lui dire. Elle a de nouveau insisté en me proposant de venir me prendre après mes cours à 17 h et de me ramener à la gare pour prendre mon train à 19 h. J'ai accepté, je suis dans une ville inconnue et cela me facilite les choses.

Cette enseignante était sympathique. Un fois à la gare, il y avait trois personnes qui m'attendaient pour me faire parler de mon travail de recherche et de ma façon de faire de la recherche. Ces personnes semblaient avoir lu un ou deux de mes articles, en tout cas, ils savaient de quoi parlait mon travail. A la fois intimidée et flattée, j'ai répondu à leurs questions. Une fois dans le train, j'ai sorti l'ordinateur et j'ai travaillé sur ma méthodologie. Leurs questions m'ont fait avancer sur ma partie méthodologique. Formatrice, mais ici praticien-chercheur, j'ai l'impression de passer mon temps à me dédoubler ou à me diviser pour mieux me rassembler ensuite. »

(Extrait du journal de recherche, samedi 14 février 2015)

Cette posture est ici reconnue par des pairs, le praticien-chercheur éveille aussi la curiosité et montre la faisabilité. Ces formateurs ont posé des questions sur mes recherches et leurs résultats, sur les méthodologies et sur ma posture de praticien-chercheur, sur mes difficultés à organiser la pratique et la recherche. Le praticien-chercheur est considéré comme un expert de la recherche par son terrain professionnel.

3.3.3.2. Sur le terrain de la recherche

L'accès au terrain de recherche pour la thèse a été plus facile que pour la maîtrise. Masseur-kinésithérapeute depuis bientôt 23 ans, j'ai publié, présenté des communications et effectué deux recherches, Cela m'a ouvert des portes dans un petit cercle de cadres masseurs-kinésithérapeutes. Les cadres me connaissaient et connaissaient mon travail. J'avais donc leur confiance. A l'Hôpital du Soleil, le cadre m'a dit un soir : « je savais que ça serait bien que tu viennes, avec ton attitude bienveillante, tu leur as fait beaucoup de bien ».

Faire une recherche mobilise le terrain, en tant qu'observateur, le praticien-chercheur interroge les autres : pourquoi est-ce qu'un chercheur vient observer ce que je fais ? Qu'est-ce qui dans ma pratique est intéressant ? Qu'est-ce qui dans ma pratique est digne d'intérêt ? Qu'est ce qui est unique ? Le chercheur, sans même parler, provoque de l'interrogation de la part de celui qui est observé, il modifie donc le terrain de par sa présence et de sa propre interrogation.

Etre masseur-kinésithérapeute m'a facilité le travail sur les terrains face au masseur-kinésithérapeute. Lorsque Bertille, masseur-kinésithérapeute de l'Hôpital du Soleil, m'explique⁶¹² que son cadre lui a dit que je ne voulais pas devenir cadre de rééducation, elle confirme l'importance de cette information pour elle. Il y a dans cette remarque sur mon identité professionnelle et mes projets professionnels, comme une vérification, comme s'il m'était demandé de montrer « patte blanche ». C'est avec Bertille que je vais ensuite avoir une réelle complicité lors des entretiens où elle se livre sur son

⁶¹² Extrait du journal de recherche, le Lundi 26 janvier 2015

rapport au corps d'une façon plutôt intime. A un autre moment, Bertille me dira, qu'au début de la matinée, elle avait peur d'être jugée, mais qu'après, elle a passé un bon moment comme avec une collègue. Pour en arriver à cette complicité qui permet une parole plus libre, le praticien-chercheur doit montrer qu'il ne juge pas, il observe, analyse, mais n'est pas là pour juger. Tantôt perçu comme un collègue tantôt comme un chercheur, mais aussi utilisé comme collègue ou comme chercheur par les acteurs de terrain, le praticien-chercheur ne doit pas oublier son objectif : la recherche. Sur le terrain « les réflexes professionnels s'enchevêtrent constamment à sa position⁶¹³ » de chercheur. A l'Hôpital du Soleil, Patrick, un masseur-kinésithérapeute, me présente à une cadre dans un couloir, comme « une collègue kiné de Paris ». La praticienne-chercheuse est peut être utilisée par le professionnel pour se valoriser auprès d'une cadre. Si une collègue vient de Paris pour le suivre dans son travail, c'est que ce dernier a des connaissances particulières.

Les connaissances professionnelles de la praticienne-chercheuse font partie aussi des codes sur le terrain, de ces « allants de soi » qui aident à la complicité avec les acteurs. A l'Hôpital du Soleil, Bertille, au début de la journée, me considérait comme chercheuse, puis après quelques heures, m'a considérée comme une collègue.

« A un moment, Bertille me dit : « Bon, Anne, cette dame, tu me la stimules bien », plus tard, elle ajoute « on fait une bonne équipe toutes les deux, tu devrais venir travailler ici ». En fin de journée, Bertille me dit dans un couloir: « c'est super avec toi les patients sont plus éveillés, tu les stimules bien »

(Extrait du journal de recherche, lundi 26 janvier 2015)

Le praticien-chercheur doit être conscient de ses implications⁶¹⁴ et les analyser pendant son travail de terrain. Donnay évoque plutôt des enjeux de chacun des partenaires de la recherche et du chercheur. Le praticien-chercheur n'a pas les mêmes enjeux qu'un chercheur professionnel à temps plein. Sur le terrain, c'est aussi un représentant de sa profession d'origine et il doit connaître ses propres enjeux et ceux des autres pour mener à bien son travail de recherche. « L'analyse des enjeux devrait l'aider à juger son degré d'implication afin de savoir « jusqu'où ne pas aller » pour garder sa posture tierce par

⁶¹³ Saint-Martin, (de), C., Pilotti, A. et Valentim, S. (2014). Op. cit.

⁶¹⁴ Lourau, R. (1990). Op. cit.

rapport aux objectifs des différents acteurs⁶¹⁵», c'est une négociation constante avec ces paramètres pour que le terrain accepte la praticienne-chercheuse et que celle-ci puisse effectuer son travail de recherche. Pour De Lavergne⁶¹⁶ ainsi que Perrault Soliveres⁶¹⁷, le praticien-chercheur veut être un témoin du terrain. Elles considèrent qu'il traite de façon particulière les acteurs de terrains dans son travail de recherche. Selon Perrault Soliveres, ce praticien-chercheur doit ouvrir les portes aux autres praticiens, sa vision comporte un aspect militant. Le praticien-chercheur est aussi un acteur de terrain, donc le rapport au terrain est plus ambigu que pour un chercheur qui vient de l'extérieur.

3.4. Qui écrit la thèse ? « Je, tu nous, vous »

L'écriture oblige le scripteur à faire des choix de vocabulaire, de formulation et de fond. Les normes scientifiques ne sont pas les mêmes suivant les époques. Du « je » de l'Antiquité⁶¹⁸ et du Moyen-âge au « nous » d'aujourd'hui, de la subjectivité du chercheur à son objectivité représentant la rigueur, le pronom personnel employé pour décrire la recherche est le symbole d'une vision de la science et de ce personnage visible ou invisible qu'est le chercheur.

3.4.1. Le « Je » implique le chercheur.

Est-ce une posture très scientifique que d'écrire à la première personne ? Ce « Je » qui apparaît dans les textes sociologiques et ethnologiques remet en question la posture du chercheur. Celui-ci peut-il être objectif en apparaissant sous le « Je » ? Les détracteurs de cette posture de la subjectivité du chercheur prônent un discours indirect qui serait plus rigoureux et qui occulte le Sujet⁶¹⁹.

⁶¹⁵ Donnay, J. (2001). Op. cit., p.46.

⁶¹⁶ De Lavergne, C. (2007). Op. cit., p.31.

⁶¹⁷ Perrault Soliveres, A. (2001a). Op. cit.

⁶¹⁸ Feldman J. (2009). Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus. *Revue européenne des sciences sociales* <http://ress.revues.org/577> (consulté le 07/09/2015)

⁶¹⁹ Olivier de Sardan J. P. (2000). Op. cit.

Toute recherche s'effectue dans un contexte particulier, elle est menée en fonction d'une commande et suivant l'environnement et la finalité. Donc, selon « l'effet Goody⁶²⁰ », l'écriture de tout travail dépend de la finalité. Le paramètre du chercheur et de la construction de sa recherche peut permettre de comprendre de façon plus approfondie les résultats du travail du chercheur et ses applications.

Ecrire au « Je » ou écrire au « Nous » est à chaque fois un problème pour moi, lorsque j'écris au « Nous », je me sens faussaire, j'ai l'impression de tromper les gens, de ne pas être honnête, de me cacher et mentir derrière ce « Nous » qui évoque une pensée plus universelle et impersonnelle. Comme si cela n'était pas la réalité. Pour Morin⁶²¹ « Quand le « Je » se cache, notamment en sociologie et dans les sciences sociales, c'est une ruse honteuse ! »

Le « Je » paraît plus intime, moins distancié, le « Je » semble parler de soi. Mais si un chercheur veut mettre à plat (et je pense que c'est ce qui doit être dans le travail de thèse) la façon dont il a mené sa recherche, est-ce qu'il ne doit pas dire comment et avec quels objectifs il a entamé cette recherche ? « Le chercheur se trouve ainsi pris entre la tradition qui veut qu'il s'efface devant ses résultats et le désir ou besoin de prendre ses responsabilités et/ou d'affirmer sa part de subjectivité⁶²² ». L'objectif n'est pas d'exposer la subjectivité du chercheur pour en faire le centre de sa recherche, mais de montrer le cheminement de la recherche, sa source et le point de vue qui observe et analyse. Une recherche se veut tendre vers l'universalité, le « Je » semble la ramener à l'intimité, mais si on prend ce « Je » comme point de départ de la recherche avec l'idée de soumettre ce travail à la discussion rationnelle⁶²³, n'est-ce pas justement plus réaliste et objectif ? La rigueur ici est de montrer les dessous de la recherche et les chemins empruntés. « Le dispositif est un tout indissociable (comprenant aussi, on l'oublie trop, les intentions et intérêts conscients et inconscients de l'observateur)⁶²⁴ », c'est pourquoi Lourau a décidé de faire paraître des morceaux de son journal personnel. Ces « hors textes » comme il les nomme, sont importants pour lui, car cela montre sa façon de travailler. Parfois même, ces

⁶²⁰ Effet Goody : Le chercheur est impliqué dans des institutions de recherche. L'écriture de la recherche et même la recherche est déterminé de façon rétroactive par le texte institutionnel, l'écrit qui sera présenté à l'institution. Lourau, R. (1994). Traitement de texte. *Communications*, 58(1), 156-166.

⁶²¹ Morin, E. (1984). Dialogue sur le sujet qui écrit. *Cahiers Pierre-Baptiste*3, 47-62.

⁶²² Feldman J. (2009). Op. cit.

⁶²³ Feldman J. (2009). Op. cit.

⁶²⁴ Lourau, R. (1994). Op. cit., p.9.

extraits de journaux ne sont pas clairement liés aux résultats de son travail, sinon chronologiquement.

Dans ce travail de recherche, je fais apparaître des morceaux de mon journal de recherche, qui soulignent mes propos ou qui les éclairent, cela permet de représenter la réalité de terrain avec le chercheur et de prendre en compte la dimension relationnelle avec le terrain. On sait que « la personnalité du chercheur, la nature de ses relations avec les enquêtés, son mode d'implication dans la réalité locale jouent un grand rôle⁶²⁵ ». En effet, l'interlocuteur ne livrera ses pensées que s'il se sent en confiance. Il est donc intéressant de livrer les dessous des méthodes utilisées pour recueillir les données. Les extraits présentés dans ce travail m'ont aidée à comprendre certaines phases de ma recherche ou du praticien-chercheur. « Les éléments de la construction d'un savoir sont soumis honnêtement au lecteur⁶²⁶ » et permettent alors de voir comment la recherche s'est construite et quelles sont les interactions entre le chercheur et le terrain.

Ce « Je » permet de questionner la posture du chercheur, son cheminement intellectuel. Pour le chercheur, il est toujours intéressant de se replacer dans le contexte et de s'interroger ouvertement sur sa position. Livrer sa pensée telle qu'elle appelle à l'interrogation de l'Autre pour mieux approfondir son travail.

Le style impersonnel « On » qui se veut plus rigoureux et distancié, me semble vouloir imposer son point de vue sans implication du chercheur, mais celui-ci est impliqué, car traversé par l'université et d'autres institutions. Le chercheur est un être social.

3.4.2. Tu, Nous, Vous et la distanciation

Certains auteurs⁶²⁷ parlent de la solitude du doctorant dans le travail de thèse, mais les thèses sont souvent écrites à la première personne du pluriel. Le pluriel commence au nombre de deux et la solitude est fixée à « un ». Ce « Nous » représente le chercheur et qui ? La recherche, la communauté de chercheur, le directeur de thèse ? L'emploi du

⁶²⁵ Olivier de Sardan J. P. (2000). Op. cit., p.425.

⁶²⁶ Feldman J. (2009). Op. cit.

⁶²⁷ Chao, M., Monini, C., Munck, S., Thomas, S., Rochot, J. et Van de Velde, C. (2015). Les expériences de la solitude en doctorat. Fondements et inégalités. *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, (10).

« Nous » dans les publications scientifiques montre que l'auteur de la recherche appuie son travail sur d'autres travaux scientifique et d'autres auteurs.

Le « Nous » est dans mon langage souvent un « lapsus » qui signifie « nous les masseurs-kinésithérapeutes ». C'est un « Nous », souvent inconscient, qui m'échappe, c'est le « nous » du praticien-chercheur où le praticien prend le pas. Ce « Nous » disparaît petit à petit, mais est resté très révélateur de mes implications professionnelles.

« Lors de mes premières analyses d'entretiens, j'ai souvent utilisé le « Nous », inconsciemment, pour parler des masseurs-kinésithérapeutes, ou pour expliquer certaines remarques des interviewés. Ce « Nous » englobant me remettait en position de praticienne, ce que je suis, mais m'éloignait de cette distanciation dont le chercheur a besoin pour observer et analyser. Toute cette recherche a donc été une perpétuelle différenciation des implications me dirigeant, tout en collaborant ensemble. Qui parle ? Qui écrit ? Qui analyse ? C'est la différenciation entre le chercheur, la praticienne et, en même temps, une coopération de ces différentes implications qui m'a fait avancer dans ce travail et dans ma professionnalisation en tant que masseur-kinésithérapeute.»

(Extrait de mon mémoire de maîtrise de science de l'éducation 2002)

J'ai continué à faire ce lapsus lors de congrès universitaires, lors de la présentation de mes travaux. C'est ensuite que je prends conscience de cela.

Il est parfois difficile de se positionner en tant que chercheur sur le terrain. Lorsqu'un praticien interviewe des collègues, il est de convenance de se tutoyer, surtout si le sujet demande un avis personnel. Lorsqu'un chercheur vient vous interroger sur un sujet, le vouvoiement est de rigueur. Cette barrière du vouvoiement ajoute au positionnement rigoureux du chercheur, à une neutralité⁶²⁸ bienveillante de sa part, et souligne une différence de connaissance entre le chercheur et le praticien. Cette barricade intimide⁶²⁹ les personnes interrogées qui peuvent *falsifier la réalité*, pour donner une image idéaliste et revalorisante du *manuel* face à cet *intellectuel*, qui est le chercheur.

⁶²⁸ Neutralité illusoire du fait de ses implications sur le terrain.

⁶²⁹ Olivier de Sardan J. P. (2000). Op. cit.